



**BRIGITTE  
AUBERT**

**MÉMOIRES SECRETS  
D'UN VALET DE CŒUR**

THRILLER

SEUIL



**MÉMOIRES SECRETS  
D'UN VALET DE CŒUR**



**BRIGITTE AUBERT**

**MÉMOIRES SECRETS  
D'UN VALET DE CŒUR**

roman

**ÉDITIONS DU SEUIL**  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

ISBN 978-2-02-132021-3

© Éditions du Seuil, septembre 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## PROLOGUE

Longtemps, j'ai cru que je serais obligé de devenir un homme. De porter des pantalons trop courts et des redingotes râpeuses. De vociférer d'une voix aigre et de frapper femmes et enfants, l'œil enfiévré de mauvais rouge, les mains calleuses, le souffle rauque de tabac.

Je me cachais au fond de la cour mal pavée et regardais les ouvriers tituber et s'invectiver entre deux gros rires. Je les suivais dans les entrepôts et les voyais soulever des charges deux fois plus lourdes qu'eux, ahaner et souffler, pendant que les contremaîtres gueulaient. Je suivais les chiffonniers aux lèvres crevassées, au dos rompu.

Je savais le froid, la saleté, l'humidité et la trop lourde chaleur, je savais la sueur et les mauvaises odeurs. Paris puait ses pauvres.

Et je tremblais devant mon sort, devant cette funeste loterie qui m'avait fait naître mâle une aube glacée de décembre 1890, en ces temps où nos perspectives d'avenir oscillaient entre chair à usine et chair à canon.

Ce qui me sauva fut la mort de mon père. Emporté par un élan de fureur, il dévala l'escalier un soir de biture et se brisa le cou, laissant ma mère avec deux côtes brisées, le nez en compote et six enfants à nourrir.

J'avais dix ans, j'étais malingre, fluet, timide, doté de belles boucles blondes et de grands yeux bleus fort peu

utiles pour travailler à la fabrique d'allumettes où ma mère s'esquintait les doigts et les poumons. Elle réussit à y caser mes sœurs, trouva une place d'apprenti ferronnier pour mon frère aîné. Mon cadet, plus débrouillard que moi, vendait des journaux. Par la suite, il s'improvisa ramasseur de mégots et monta une petite affaire de revente de roulées main qui se révéla fort lucrative. De saute-ruisseau, il passa rapidement arsouille en chef et, loin de mégoter, se mit à fumer les meilleurs havanes. Mais je m'é gare.

1900. Mes dix ans.

En ce bel automne du nouveau siècle, j'étais prêt pour une nouvelle vie et elle se présenta sous la forme d'une annonce placardée en bas de l'immeuble vétuste et nauséabond où nous logions au cinquième. La maison de passe de la rue voisine cherchait un coursier. Je fus si rapide à m'y présenter que j'y fus quasi commis d'office.

La patronne, Mme Nicole, une grande et belle femme brune à l'allure espagnole, fut vite satisfaite de mes services. J'étais propre, poli, soucieux des menues tâches qu'on me confiait. Je n'oubliais jamais rien sur la liste des commissions et ne volais pas. Elle me proposa un lit dans une soupente et j'acceptai, enchanté de quitter ma mère et le reste de la marmaille qui me bousculait trop souvent et me traitait de nigaud et de petit marquis.

Il est vrai que j'étais ce qu'on considère comme précieux, je dirais même affecté, veillant à bien m'exprimer, prenant des poses, tant et si bien qu'à l'école, que j'avais fréquentée sporadiquement, on m'appelait la Princesse, et ce n'était certes pas un compliment pour un garçon de dix ans.

Mais chez Mme Nicole, tout était différent. Les filles étaient rieuses et s'amusaient de ma petite personne comme d'une poupée. On m'affublait de robes, de perruques, on me couvrait de fards, on me faisait parler et marcher perché sur des talons, agitant un éventail et me dandinant à



outrance. De commis, je devins factotum. De factotum, mascotte.

À quatorze ans, j'étais ravissante.

Comme j'avais eu la chance d'être prénommé André, que je sois en fille ou en garçon importait peu. D'ailleurs, tout le monde m'appelait Dédé. Et c'est ainsi que me nomma Mme Nicole un soir où elle me convoqua dans son anti-chambre.

– Dédé, il faut que nous parlions.

Inquiétant préambule que confirma la suite. Certains messieurs de sa clientèle me considéraient avec lubricité. Or ce n'était pas le genre de la maison. Elle ne voulait pas s'exposer à un scandale. Si je comptais faire carrière en travesti, il me fallait rejoindre un endroit adéquat, auprès de mes semblables.

En clair, j'étais renvoyé, chassé, abandonné ! Et elle eut beau me jurer que non, je savais bien que oui.

Tout le monde pleura, les filles, Mme Nicole, moi, même la cuisinière, femme rance s'il en était, et le conducteur du fiacre venu me chercher, mais lui c'était parce qu'il avait une poussière dans l'œil.

Il me déposa devant un bel hôtel particulier du sixième arrondissement, pas loin de Saint-Michel. L'immeuble existe toujours, mais il a été reconverti en appartements. Officiellement, l'endroit abritait un club masculin, le Cercle des amis de l'art. (« Matières obligatoires : le nu et l'anatomie », comme disait M. Alfred.)

Un jeune hercule au faciès peu avenant en gardait l'entrée. Il me demanda ce que je voulais, reluquant mes nippes et mon baluchon. Prenant sur moi, je lui dis d'annoncer la Grande Dédée, de la part de Mme Nicole. Eh oui, j'avais poussé comme une asperge et je frôlais le mètre soixante-dix. Il ricana, se dandina d'un pied sur l'autre comme font souvent les sottes personnes, puis consentit à délivrer mon message.

Quelques secondes plus tard, on me fit entrer. Je suivis un couloir tapissé de rouge sombre et me retrouvai dans un bureau de style Empire. Un grand type brun, impeccablement vêtu d'un costume moutarde dernier cri, se tenait devant moi, près d'une cheminée rougeoyante. La cinquantaine, belle gueule, belle allure, un peu veule du menton et le regard fatigué, mais bon, il pouvait faire illusion.

– Je suis M. Alfred, le patron, me dit-il en triturant sa moustache d'un noir luisant. Ici, on travaille dans la bonne humeur et la bonne entente. Au moindre esclandre, c'est la porte. J'ai une excellente clientèle. Des mecs de la haute, pas regardants à la dépense. Mais ils ont horreur des histoires. C'est pigé ?

J'acquiesçai, secouant mes boucles mordorées.

– Tu logeras avec Violette, au troisième. Elle est noire, ça te dérange ?

Je haussai les épaules pour signifier que pas du tout. Qu'importe la couleur de l'emballage ? Je ramassai mon maigre bagage et grimpai derrière lui jusqu'à une petite chambre à deux lits équipée, oh joie, d'un lavabo et d'un miroir.

Une personne opulente vêtue de fanfreluches colorées était allongée sur le lit de gauche. Ses cheveux crépus étaient coiffés en ananas et de grands anneaux dorés étincelaient à ses oreilles. Un soupçon de moustache ourlait ses lèvres charnues peintes en rouge. Le patron fit les présentations. Violette me dévisagea, l'air avenant. C'était une « jeune fille » d'au moins cent kilos, habillée en Martiniquaise, qui devait avoir deux ou trois ans de plus que moi.

Violette avait de grands yeux sombres et calmes qui m'apaisèrent illico. Elle me souhaita poliment la bienvenue de sa voix douce.

– Je ga’de le lit de gauche, me dit-elle, le côté du cœur’. Mets donc tes f’usques pa’ ici. Tu es joli comme un petit lapin.

Voulait-elle dire « lapin » ou « tapin » ? Je me contentai d’une sorte de révérence qui la fit glousser. M. Alfred nous laissa, tout à ses affaires importantes, et je m’installai de mon mieux.

– Bienvenue chez les nouzaut’, reprit Violette.

Comme j’allais l’apprendre, elle usait volontiers de ce terme inventé par elle. Nous étions des « nouzaut’ ». Nous-autres les travestis. Elle entreprit de me détailler avec humour les us et coutumes de mon nouveau pays, tantôt avec l’accent chantant des Îles, tantôt dans un français parfait. Elle passait de l’un à l’autre en un tournemain, selon son humeur. Elle savait lire et écrire et calligraphiait fort bien. C’était important pour moi de vivre auprès de quelqu’un qui pouvait comprendre ma passion pour la lecture.

Violette avait fréquenté l’école de son île natale jusqu’à l’âge canonique de dix ans, avant de suivre sa mère et le patron-amant de celle-ci en Bretagne. Arnaud de Kernel, vieil armateur fatigué de la canne à sucre, du rhum et des navires, souhaitait se retirer dans la demeure familiale de Saint-Malo. Indifférent aux ragots, il y installa sa belle maîtresse noire et son obèse rejeton, né d’un contremaître.

L’enfant dissimulait un secret, imposé par sa mère. Celle-ci, après avoir perdu trois nouveau-nés mâles, avait décidé de protéger son nourrisson contre la jalousie des mauvais esprits en dissimulant son sexe. Elle avait baptisé le bébé d’un nom secret et imprononçable pour les Blancs et en avait fait une petite fille. L’embonpoint de l’enfant favorisait la supercherie, lui donnant des fesses et des mamelles. Le comte de Kernel lui-même ignorait que Violette fût un garçon. De toute façon, il s’intéressait peu à sa progéniture.

Mais une fois en France les choses se gâtèrent. Violette attrapa une fluxion de poitrine et la supercherie fut découverte. Le comte, pour le coup, se piqua d'exercer son autorité et décida que la plaisanterie avait assez duré. Il entreprit de transformer la plantureuse gamine en solide adolescent.

Violette, totalement désemparée, se prit à détester et le comte et Saint-Malo. On voulait l'empêcher de se promener dans les rues étroites affublée des belles tenues colorées cousues par sa mère, on voulait couper ses longs cheveux crépus nattés en tresses, on voulait qu'elle cesse de se dandiner et de danser en soulevant les bords de ses jupes, comme elle s'amusait à le faire dans la plantation.

Violette s'enfuit, vêtue de sa plus jolie tenue « matador » : jupe ample, corsage, foulard en madras et abondance de bijoux. Elle tomba sur des arsouilles qui la violentèrent et l'entraînèrent dans une maison d'abattage des fortifs, y pleura beaucoup, réussit à mettre la main sur un rasoir aiguisé, taillada un de ses tortionnaires et gagna Paris par le premier tortillard, bien décidée à ne pas se laisser remettre en esclavage.

La suite, on la connaît. M. Alfred, notre paisible hôtel de passe, la vie de harem !

Nous fûmes très vite amies.

Je ne pouvais imaginer, ce matin-là, en rangeant ma boîte à vêtements sous le lit qu'on m'avait désigné, que je serais amenée à traquer un tueur sans visage, servais d'yeux et d'oreilles indiscretes à l'une des plus grandes plumes de ce pays, connaîtrais deux guerres mondiales et verrais un homme marcher sur la Lune. Mais je saute les étapes. Revenons à mon temps jadis. C'est l'objet de ces mémoires, aujourd'hui que je suis nouveau pensionnaire dans une maison, poupée encore, mais de chiffon et dans un lit médicalisé.

Dans quelques jours, c'est mon anniversaire. « À la Sainte-Luce, le jour croît du saut d'une puce. » Les miens raccour-

cissent. Va sur ses quatre-vingt-trois ans. Et presque toutes mes dents.

Le lecteur ne s'étonnera pas que je passe aussi facilement du féminin au masculin – et *vice versa* – que Violette du créole au français. Mon intime conviction est que je ne suis pas un homme déguisé en femme, je suis une femme avec un pénis. Mais cet ustensile suffit à créer la confusion des genres.

1905. L'hôtel Sélignac. Mes quinze ans. Je pris vite mes aises et mes habitudes dans cette bonne maison. Violette et moi faisons la paire. Nous chantions du matin au soir. On nous surnommait affectueusement Cacao et Vanille, la clientèle était correcte et fortunée, la nourriture saine et abondante, le linge propre.

Bref, mon apprentissage du demi-monde fut une parfaite réussite, et, pour parodier gentiment M. Marcel, que je ne connaissais pas encore, je puis dire que longtemps je me suis couché de bonheur.



## UN

M. Alfred n'avait pas menti. Il avait une belle clientèle de messieurs nantis qui venaient chez nous assouvir des passions secrètes ignorées de leurs pairs comme de leurs mères et épouses.

Son établissement avait ceci de particulier qu'il n'était pas une simple maison de passe pour messieurs aimant les messieurs, mais offrait en sus une spécialité rare : les travestis.

Les clients traditionnels qui cherchaient la virilité se voyaient proposer du baroudeur, du soldat d'opérette, du marin taciturne, du portefaix tatoué, etc. Mais pour les amateurs plus compliqués, si l'on peut dire, qui préféraient l'illusion de la féminité, l'hôtel Sélignac proposait toute une panoplie de figures féminines, de la Carmencita (Nina) à la Fleur des Îles (Violette), en passant par la Parisienne (votre serviteur), la Russe fougueuse (Olga), la douceur méridionale (Fanny) ou la tradition bretonne (Marie-Pierre et sa coiffe). Les clients choisissaient parmi les modèles exposés dans le salon rouge en sirotant le champagne bon marché offert par la maison.

Les habitués se comportaient en chefs de famille rentrant au foyer après une dure journée de travail. Ils suspendaient leur redingote au portemanteau, tapaient leurs chaussures, tisonnaient la cheminée d'un air bougon, soupiraient d'aise en retirant leur faux col, saluaient avec bonhomie Mme Fernande, qui tenait le registre sacré des rendez-vous.

Mme Fernande arborait un sourire permanent dessiné en partie par son rouge à lèvres. C'était une créature sévère, à la peau tavelée, le visage couvert d'un fard épais et orné d'une mouche au coin de la bouche, tel un courtisan de Versailles. Le genre de beauté fanée dont on ne sait si elle fut jamais belle. Elle avait tout à fait les manières d'une gouvernante bienveillante et autoritaire et faisait courir ses doigts le long de l'agenda avec dextérité et componction, grande prêtresse des offices du stupre.

Des légendes couraient à son propos. C'était tantôt une ancienne prostituée gravement blessée par un client et que le prédécesseur de M. Alfred avait recueillie par pitié, tantôt un repris de justice échappé du bagne et déguisé depuis si longtemps en femme que même sa mère n'aurait pu le reconnaître. On lui prêtait un enfant caché, élevé par une nourrice et devenu banquier ou bandit. On murmurait qu'elle (il ?) avait eu une liaison avec un président, mais on ne savait trop lequel. Bref, c'était un personnage, qui ne s'abaissait jamais aux commérages et accueillait chacun de nos hôtes d'un « Bien le bonsoir. Cela fait plaisir de vous voir » accompagné d'une légère inclination du menton.

Certains de nos visiteurs, qui répugnaient à être aperçus céans, se faufilaient dans le saint des saints par une petite porte latérale, laquelle donnait sur une ruelle aussi sombre que sale. Il va de soi que c'était là un privilège réservé à des habitués de longue date munis de solides comptes en banque.

Il fallait sonner d'une certaine manière et Rudy, notre portier, venait ouvrir sans bruit. Rudy avait été forain et docker. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-dix et devait peser dans les cent dix kilos. Son visage aux mâchoires carrées soulignées de longs favoris blond-roux restait la plupart du temps placide. Il arborait une boucle d'oreille de pirate et un tricot rayé bleu et blanc qui soulignait ses muscles puissants. Nombreux étaient ceux qui voulaient savoir s'il en



était et quel était son prix, mais Rudy ne faisait pas partie de la marchandise et Mme Fernande le soulignait toujours de sa voix de rogomme.

Mme Fernande prenait ses ordres de M. Alfred, à qui elle était extrêmement dévouée. Vous me direz, qui ne le serait pas envers quelqu'un dont vous dépendez entièrement pour votre subsistance ? Moi-même, je ne me serais jamais risquée à chagriner le patron. Il était calme, mais sévère. Il n'appréciait pas les travestis hystériques et ceux-là ne restaient jamais bien longtemps chez nous. Il n'aimait pas non plus les brutes qui parlaient trop fort et, malgré leur belle gueule de voyous, il n'hésitait pas à les mettre à la porte.

De fait, M. Alfred était constamment sollicité par toute une faune qui cherchait à gagner sa pitance de n'importe quelle manière, et le tri était impitoyable.

Nous étions la crème des bordels, le caviar des maisons de passe, nous assurait-il en nous passant en revue, rectifiant une fanfreluche, brossant un pantalon moulant. Et nous avions le sentiment d'appartenir à un corps d'élite chargé des vices privés qui aide à maintenir l'ordre public.

En dehors de mes qualités physiques et de mon dynamisme à l'ouvrage, j'étais douée pour écouter et me taire. Ce qui se révélait fort utile dans une ruche bruissante de taffetas froissé et de caractères mal repassés.

Je consignais mes observations dans une sorte de carnet mental, organisé comme un répertoire où je retrouvais sans peine et selon le besoin les éléments nécessaires.

Si par exemple Nina se répandait en lamentations parce que son peigne en écaille favori avait disparu, je savais aussitôt que c'était Olga, sa meilleure amie, qui l'avait dérobé et non la peu aimable Séverine, son ennemie coutumière. Car Olga était fausse et l'affection qu'elle semblait porter à Nina dissimulait une profonde jalousie. Ne pouvant bien sûr rien dire, je me contentais dans un cas de ce genre

de fouiller discrètement les affaires d'Olga, d'en retirer le fameux peigne et de le poser sous l'oreiller de Nina, avant de lui demander si elle avait songé à vérifier sa literie. Elle le retrouvait avec ravissement et Olga ne manquait pas de lui faire remarquer comme elle était étourdie...

Ce petit talent ne passa pas inaperçu et je fus assez vite chargée de retrouver des bottines, des fards, un parapluie, une médaille, bref, les menus objets de notre survie quotidienne.

Je m'en acquittais au mieux car cela m'amusait. Mais je ne voulais pas être perçue comme une espionne et il me fallait rester prudente sur l'étendue de mes capacités.

J'avais lu avec plaisir les aventures de M. Sherlock Holmes, mais je ne pouvais me payer le luxe de ses lubies et de son irascibilité. C'était un homme, financièrement indépendant. J'étais une simili-femme, logée, nourrie et vendue tous les soirs. Toujours aimable et enjouée, je gardais mes remarques pour moi et me tenais à l'écart des querelles. Non par hypocrisie ou fausseté, mais parce que telle était ma nature. Je voulais vivre tranquille.

Cacao et Vanille connaissaient un joli succès, surtout auprès des messieurs qui, comme ils le confiaient à Mme Fernande avec moult clins d'œil, voulaient déguster une Poire Belle Hélène. Et nous montions en chantonnant avec notre poire, pendant que Mariette se dépêchait de changer les draps et d'apporter un broc d'eau chaude. (Sans doute M. Escoffier ne comprit-il jamais pourquoi certains convives s'esclaffaient en commandant son fameux dessert au restaurant.)

Mariette, notre petite servante, trottait du soir au matin pour veiller au bon ordre des chambres. À dix ans, c'était une enfant dégourdie, comme je l'avais été, mais moins propre et moins mignonne. L'autre différence notable tenait à ce que c'était une vraie petite fille. Arrivée d'Avignon avec ses deux sœurs et son grand frère, elle mélangeait le provençal et le français et se refermait comme une huître

si on ne la comprenait pas. Il nous fallut donc un certain temps pour saisir que la petite famille n'était pas montée à Paris par choix, mais parce que la mère avait été incarcérée à la Roquette. En conséquence, le frère aîné, un marlou de la plus belle eau, avait traîné tout son petit monde à la capitale. Il avait placé les deux aînées sur le pavé dans l'espoir d'y trouver de l'or et la benjamine chez M. Alfred, avec qui il avait sympathisé chez le bougnat où tous deux s'approvisionnaient en charbon.

J'avais parmi mes habitués un commissaire de police bougon qui appréciait les verges, dans tous les sens du terme. Sa petite manie consistait à se faire attacher avec ses propres menottes et copieusement fouetter tout en jurant d'avouer toute la vérité si je cessais ces mauvais traitements.

Bien sûr, cela ne faisait que lui attirer force coups supplémentaires, jusqu'à ce qu'il défaille d'extase honteuse. Mais pendant ces moments de supplication haletante il dévidait le fil des affaires dont il s'occupait.

Ainsi criait-il en roulant des yeux : « Non, non, je ne l'ai pas frappée à coups de marteau et non, non, je ne l'ai pas violentée alors qu'elle agonisait, non, non, pitié, j'avouerai tout mais cessez de me battre, j'ai trop mal !... » Ou encore : « Jamais, jamais je n'ai tué mon épouse en lui plantant le tisonnier brûlant dans l'oreille gauche, c'est faux, ah, pitié, pitié !... »

Tous ces terribles faits divers se trouvaient certes dans les pages des quotidiens, mais il y manquait certains détails, les plus croustillants, que la police se gardait sous le coude, par pudeur ou par calcul.

Je fus ainsi la seule personne, en dehors de celles chargées de l'enquête sur le crime affreux de la rue Guisarde, à savoir que les inspecteurs avaient trouvé une médaille en or enfoncée dans la plaie profonde que l'assassin avait infligée à sa victime au niveau du pelvis.

Yvonne Duvernois, la malheureuse femme assassinée, était corsetière et logeait au premier étage. Vieille fille âgée d'une soixantaine d'années, très pieuse, elle se rendait quotidiennement à la première messe de six heures et demie à l'église la plus proche. Une des locataires, sortie promener son pékinois, avait vu sa porte entrouverte. Elle l'avait poussée, était tombée sur le cadavre et s'était mise à hurler. On avait poignardé la pauvre femme à plus de cinquante reprises. Elle portait son fichu et ses gants, et son missel gisait à ses pieds, souillé de sang. Le crime paraissait crapuleux. Tiroirs béants, petite collection de porcelaine renversée, matelas retourné, linge jeté par terre : le criminel semblait avoir fouillé le petit deux-pièces à la recherche des économies de la malheureuse, bien qu'elle ait peu de rentes et qu'il paraisse peu probable qu'elle détienne des sommes importantes ou des objets de valeur.

Cela, je l'avais lu dans la presse. De même, j'y avais appris que la victime n'avait pas d'enfants, mais s'était occupée de la progéniture de sa sœur décédée.

Mais le détail du bijou ensanglanté n'avait pas été mentionné dans les journaux. Mon commissaire, un libre-penseur peu au fait des bondieuseries, crut tout d'abord que la médaille était une médaille de baptême, mais l'un de ses adjoints lui apprit qu'il s'agissait d'une de ces médailles dites miraculeuses, commémorant l'apparition de la Vierge à une jeune religieuse novice. Le phénomène s'était produit en 1830, rue du Bac, dans notre belle capitale, et les médailles avaient commencé à être frappées dès 1832, m'expliqua-t-il. Nous étions en 1910, il y en avait des milliers en circulation.

Celle-ci avait-elle appartenu à la pauvre Yvonne Duvernois ? Et pourquoi le tueur l'avait-il ainsi enfoncée dans son bas-ventre ?

Désireuse d'en savoir plus, je prolongeai la séance ce jour-là au-delà du supportable et le commissaire, qui avait

Projections macabres  
10/18, « Grands détectives », n° 4229

Vampyres  
(avec Caryl Férey, Thierry Jonquet et al.)  
« J'ai lu », n° 8466

Le Souffle de l'Ogre  
Fayard, 2010

Le Secret de l'abbaye  
10/18, « Grands détectives », n° 4377

Freaky Fridays  
Éditions de la Loupe, 2012

La Ville des serpents d'eau  
Seuil, 2012  
et « Points », n° P3092

Le Royaume disparu  
10/18, « Grands détectives », n° 4549

La Mort au Festival de Cannes  
Seuil, 2015  
et « Points », n° P4332



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSIONS S.A.S À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2017. N° 132018 (00000000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE